

La conversion d'Ivan S. Gagarine : un drame familial

MIREILLE CHMELEWSKY

Au moment où Ivan Serguéievitch Gagarine (1814-1882) devient catholique, l'État russe est en train de resserrer les liens juridiques entre la religion et la politique et de renforcer la responsabilité pénale des convertis et de leur entourage¹. Cela vaut pour les convertis de l'orthodoxie à une autre religion, même chrétienne, même si sa pratique est autorisée en Russie. Il fallait donc s'attendre à ce que l'entrée dans l'Église catholique en 1842, puis dans la Compagnie de Jésus en 1843, du jeune prince Gagarine, descendant de Vladimir qui baptisa la Russie, ne soit pas accueillie favorablement. Les conséquences officielles de ce geste sont bien connues ; mais le véritable drame qui s'est joué à l'intérieur de sa famille l'est beaucoup moins. L'existence, aux Archives Jésuites de la Province de France (rassemblées à Vanves), de nombreuses lettres de sa famille, nous permet d'en apprécier l'étendue.

C'est au cours de l'été 1842 qu'Ivan Serguéievitch informe son père et sa mère de sa conversion et de son désir d'entrer dans les ordres. En même temps, il essaie de limiter les effets de sa conversion au domaine religieux. Il est en effet bien conscient de la con-

1. Cf. l'article 167 du Code pénal de 1845 (*Uloženie o nakazani-jax ugolovnyx i ispravitel'nyx*) sur l'imprescriptibilité des peines.

fusion et de l'interaction du politique et du religieux dans la loi russe. Il donne donc dès le début de l'été 1842 sa démission du ministère des Affaires Étrangères. Sa démarche vise à éviter une possible condamnation pour trahison en tant que diplomate. C'est aussi un geste qui l'isole des affaires de l'État dans lesquelles son père, fonctionnaire de haut rang, est impliqué.

Reste le problème des liens affectifs. L'impossibilité de retourner en Russie est la peine la plus lourde pour lui et ses parents. Étant donné leur âge et l'état de leur santé, ils ont peu de chances de se revoir jamais.

La première réaction des parents est de croire à un enthousiasme passager de leur fils. Ils lui demandent de prendre du recul et de surseoir à toute entrée dans les ordres. Chacun le lui dit à sa façon, mais le sens est le même. Ensuite, chacun va vivre l'épreuve selon sa nature.

Pour sa mère, la princesse Barbe², il s'agit surtout d'une affaire spirituelle.

En 1842, elle a déjà 63 ans. Elle est une *mater dolorosa*, portant le deuil de trois enfants. Sur cinq, deux seulement lui restent, Ivan et sa sœur Marie. Son sentiment maternel s'est exacerbé et concentré sur les deux survivants. Elle est d'une grande lucidité, d'une sensibilité extrême, et donne cours dans ses lettres à des tempêtes effusives, tantôt reproches, tantôt affection. Elle connaît bien la sincérité de son fils. Pour elle, il n'est ni un déserteur ni un traître au sens où l'entend la loi russe. Quand elle se rend compte qu'il n'y a plus d'espoir pour elle de le revoir en Russie, elle n'est plus que désespoir et déchirement.

La princesse-mère est très pieuse. La résignation et la soumission à la volonté de Dieu constituent l'essence de sa piété. Pour elle, le passage de son fils au catholicisme représente, en sus de la séparation, un second arrachement. Elle conjure Ivan de ne plus aborder les questions qui risqueraient de la blesser. Elle redouble de piété. Elle semble vouloir prouver à son fils que l'on peut aussi faire son salut dans le sein de l'Église orthodoxe russe. Si elle entre dans une sorte de rivalité avec son fils par sa pratique assidue et ses jeûnes sévères, c'est pour elle un accompagnement de la vocation de son fils, le seul moyen de rester intimement avec lui, de partager sa raison de vivre.

2. Barbe /Varvara/ Mikhaïlovna, née Pouchkine (1779-1854) ; elle signe « Barbe » et écrit, en français, les noms de famille sous leur forme masculine.

Probablement pour la première fois de sa vie, la loi de l'Église russe et l'amour maternel, deux éléments essentiels à sa vie, entrent en violente contradiction. Nous ne savons pas si elle est consciente du paradoxe, mais sa santé parle pour elle. Sa vie n'est plus qu'un long sacrifice qu'elle offre à Dieu. Elle ne ressent plus de paix que dans les moments où elle communique, où elle se sent en union avec Dieu.

Par égard pour sa douleur, on évite de parler des aspects sordides de l'affaire, mais elle est d'une telle sensibilité que rien ne lui échappe, pas même ce silence. En revanche, elle rassure Ivan sur l'estime et l'amitié que lui gardent les personnes qui l'ont connu. Elle mourra en 1854, douze ans après la conversion de son fils, sans avoir pu le revoir, sans avoir reçu de lui autant de lettres qu'elle aurait souhaité. Elle l'appellera dans son agonie. Dans une lettre-testament écrite en 1850, quatre ans avant sa mort, mais remise après celle-ci par Marin, l'ancien précepteur de ses enfants, elle recommande toute la famille aux prières de son fils et lui exprime son espoir de le retrouver dans l'autre monde.

Bien que fidèle à l'orthodoxie russe, elle a été une victime de sa loi. Séparée de son enfant, elle a vécu en union avec lui par la prière. Par sa fidélité à son fils et à Dieu, Varvara Mikhaïlovna a finalement remporté une victoire sur la loi des hommes et la loi du siècle.

Son père, le prince Serge Ivanovitch (1777-1862) a 65 ans en 1842, et il vient d'être nommé par l'Empereur membre du « Conseil d'Empire »³. Il est donc au faite de son *cursus honorum* quand survient la conversion de son fils.

Si son épouse transcende sa douleur par la prière, le prince Serge, lui, fait face avec pragmatisme aux problèmes qui surgissent.

Son tempérament est très différent de celui de son épouse : calme, impassible, d'un caractère un peu faible. Sa passion est l'agronomie, son devoir : le service de l'État. Sa pratique religieuse est traditionnelle et conforme aux coutumes de son pays. Dans le domaine politique, ses opinions sont conformes à sa dignité de prince, à son rang de sénateur, à son image de grand serviteur de l'État. C'est un réaliste qui ne nourrit pas d'illusions sur la nature

3. Il s'agissait en fait du Conseil d'État (*Gosudarstvennyj sovet*), mais c'est ainsi qu'écrivait en français le prince Serge : « Tu sais, mon cher ami, qu'il a plu à S. M. de me nommer membre du Conseil de l'Empire ». Lettre à son fils, du 24 décembre/5 janvier 1843, AFSI (Archives de France de la Société de Jésus), BS Ga 3a.

humaine. Il rejette les théories philosophiques et les mouvements politiques qui travaillent la société.

Que représente pour lui la conversion de son fils ? Cet homme se trouve soudain en marge des lois de son pays. Son seul espoir est que son fils reste à l'étranger sans faire parler de lui, en évitant les peines les plus dures pour lui-même et les siens. Ainsi la démission de son fils de ses fonctions diplomatiques lui apparaît-elle comme une mesure d'apaisement.

Le vieux prince considère la conversion d'Ivan comme le fruit d'« une foi vive, d'une passion forte, d'une imagination ardente »⁴. Ces mots, sous sa plume, expriment une compréhension, mais aussi une condamnation. Il est toutefois convaincu, comme son épouse, de la pureté des intentions d'Ivan. Certes, des dissensions ont toujours existé entre un père casanier et conformiste et un fils rêvant de philosophie, de libertés politiques et de voyages. Alors qu'il souhaitait voir son fils entrer au service de l'État et faire carrière à l'intérieur des frontières russes, Ivan, lui, rêvait de marine et de diplomatie. Mais ce dernier est désormais un proscrit, condamné à vivre à l'étranger non seulement le temps d'une affectation, mais jusqu'à la fin de ses jours.

La sérénité avec laquelle il envisageait sa vieillesse s'est évanouie. La santé et l'affliction de son épouse constituent un fardeau supplémentaire. Ses propriétés lui survivront peut-être, mais c'est la fin de la sage gestion dont il savait qu'Ivan garderait le souci. Il se préoccupe également de l'honneur de son fils et le met en garde contre une décision prise à la légère et qu'il pourrait regretter. De surcroît, le vœu de célibat de son unique fils signifie la fin de sa lignée. C'est ce qui lui dicte son seul argument religieux contre l'entrée dans les ordres : « Ne peut-on pas servir Dieu, sans prononcer de vœux, y en a-t-il un mot dans les Saints Évangiles ? » interroge-t-il Ivan dans une lettre⁵.

Il convient à ce stade de rappeler l'importance de la famille pour les Gagarine. C'est un lieu essentiel d'unité. C'est aussi une raison de vivre. Or, c'est du sein-même de la famille que surgit la dénonciation qui va bouleverser un équilibre déjà fragilisé.

Serge Pétrovitch Boutourline (1803-1873), l'époux de Marie, la sœur d'Ivan, dénonce son beau-frère. Cette dénonciation va être

4. Lettre du prince Serge Ivanovitch à son fils, du 10 octobre 1843, AFSI, BS Ga 3a.

5. Lettre du prince Serge Ivanovitch du 24 février/8 mars 1845, AFSI, BS Ga 3a, I, 44-47.

pour les parents une véritable torture. Elle aura cependant un effet paradoxal, celui de renforcer la solidarité entre les parents et leur fils.

Le 6 avril 1844, alors que Gagarine est déjà au noviciat de la Compagnie de Jésus à Saint Acheul, Boutourline lui écrit. Son intention est d'obtenir une réponse écrite de son beau-frère, qui constituera une preuve à charge contre lui. Cette lettre contient pêle-mêle : chantage à l'amour filial, arguments théologiques, rappel de la menace pénale. Boutourline y affirme la prééminence de la loi nationale sur la loi religieuse, en les confondant, comme la loi russe le permet. Citons-le :

Je te poserai seulement une question : est-ce qu'un homme honnête et sain d'esprit a le droit de rejeter les devoirs les plus nobles et les plus saints d'un citoyen, d'un frère, d'un fils et pour quoi ? Pour une affaire qui ne concerne pas Dieu, ni la sainteté de la foi, mais la hiérarchie de l'Église.⁶

Boutourline va donc avoir à cœur de remplir ce qu'il vient d'appeler « les devoirs les plus saints d'un citoyen » en demandant l'application à la lettre de la loi. Il souhaite voir déshériter Ivan Serguéievitch. De la sorte, son héritage reviendra à la famille de sa sœur Marie, c'est à dire à la sienne. Le dénonciateur demande en même temps la mise sous tutelle de ses beaux-parents et de leurs biens. Il accuse enfin Marin, l'ancien précepteur français d'Ivan qui est devenu, à l'époque des faits, gestionnaire d'une fabrique appartenant aux Gagarine, d'avoir poussé celui-ci à la conversion ainsi qu'à l'entrée dans la Compagnie de Jésus. Il l'accuse même d'avoir cherché à obtenir le transfert des biens de la famille Gagarine aux Jésuites. Il réclame son expulsion de Russie.

L'intervention du beau-frère d'Ivan va cristalliser et durcir une situation qui aurait pu évoluer de façon moins dramatique.

Qui est donc Boutourline ? Quelles ont été ses raisons ?

Serge Pétrovitch Boutourline est le fils d'une famille noble qui a compté beaucoup de militaires. Les biographies officielles le décrivent comme un brillant officier. S'il fréquente presque tous les théâtres d'opérations de 1828 à 1853 - Turquie, Pologne, Tchéchénie, Daghestan, Hongrie, Crimée - c'est surtout en qualité d'aide de camp et d'officier d'état-major. Il reçoit des décorations prestigieuses et parvient au grade de général d'armée.

6. Lettre de S. P. Boutourline, du 6 avril 1844. AFSI, BS Ga 3b III.

La correspondance familiale nous montre un être charmeur mais changeant, passant facilement d'une décision à une autre.

Ivan Serguéievitch a dix ans de moins que lui et peu de points en commun avec son beau-frère. Or leurs relations vont connaître une période de grâce pendant laquelle leurs relations sont marquées par l'amitié et le dévouement. Pendant l'hiver 1842-1843, alors que Boutourline se trouve en Pologne comme aide de camp de Paszkiewicz⁷, sa santé exige une opération des hémorroïdes pour laquelle il se rend à Dresde puis à Berlin. La famille se trouve alors réunie : Marie Boutourline qui met au monde son second enfant, et les parents Gagarine, venus pour l'occasion de Moscou. Ivan Serguéievitch, de retour de Russie, les rejoint à Berlin. Il est alors plein de l'enthousiasme du converti et se dévoue pour soigner son beau-frère qui vient d'être opéré. Il prie pour la santé et la conversion du malade. Il fait tant et si bien que ce beau-frère se met à prier avec ferveur, offre ses souffrances, se sent mieux et s'écrie : « on a prié pour moi ! »⁸.

Que s'est-il donc passé entre cet accord presque parfait de 1843 et la dénonciation de Boutourline ? Plusieurs éléments viennent à l'esprit. La famille Boutourline est connue pour compter parmi ses membres à la fois des religieuses catholiques et un chef du Département de la censure connu pour sa sévérité. Or le temps n'est plus à la tolérance des conversions, comme au début du siècle, mais à la répression active. En 1844, il faut choisir son camp. La combinaison des influences contradictoires avec l'atmosphère répressive a probablement joué un rôle dans sa décision.

Un deuxième élément est peut-être à chercher dans son affectation à Varsovie, depuis 1830, en pleine insurrection. L'ambiance de la répression lui a certainement fait assimiler l'équation selon laquelle un catholique ne peut être qu'un ennemi de la Russie.

Enfin, un troisième élément à ne pas négliger est sa maladie à Berlin. Il a été soigné par Ivan Serguéievitch. Il révèle, dans sa lettre de 1844, avoir ignoré à ce moment-là la conversion d'Ivan et son désir d'entrer dans les ordres. La reconnaissance qu'il lui a témoignée alors se serait-elle muée en rancune, selon un mécanisme psychologique qui n'est pas inhabituel ? Sans doute n'a-t-il pas pardonné au converti de l'avoir vu dans sa misère physique et ses

7. D'après l'orthographe polonaise, habituellement utilisée en France. Le général étant d'origine ukrainienne, on devrait avoir : Paskevitch ou Paskevitch.

8. Lettre du 22 mai 1843, d'Ivan S. Gagarine au P. de Ravignan, AFSI, BS Ga 1 b.

grandes souffrances, de l'avoir soigné avec charité. Peut-être ne se pardonne-t-il pas à lui-même d'avoir reçu avec reconnaissance des soins d'un futur jésuite?

Et maintenant, quelle place Marie Gagarine, l'épouse de Boutourline, a-t-elle occupé dans cette tragédie familiale ? Il est bien difficile de discerner son rôle, car elle se situe à la fois dans le camp de la victime et dans celui du bourreau. Qui est-elle au fond ?

L'éducation de Marie s'est faite sous la direction de sa mère. Elle a reçu la formation traditionnelle d'une jeune fille noble. Elle n'est pas une intellectuelle, et cela lui vaut des reproches et parfois du mépris de la part de son brillant aîné. En revanche, elle brille dans les réceptions et les bals, elle est d'une régularité d'horloge dans sa correspondance. Des préceptes maternels, elle a sûrement retenu la soumission et le refus de l'affrontement. Elle n'est pas une Antigone.

Elle se marie en 1840, à 26 ans. Son premier enfant meurt en bas-âge et celui qu'elle met au monde en Allemagne, Serge, est le deuxième. Elle est très éprise de son mari, au grand regret du vieux prince qui, après la dénonciation, écrira à son fils avec une pointe d'humour désabusé «...elle redoute qu'il ne la quitte, ce qui malheureusement ne risque pas d'arriver ».

Marie prend la défense de son époux dénonciateur, soutenant que « *le cœur est bon* » et rapportant ses actions à une maladie : «...elle met tout sur les erreurs de l'esprit et croit le cœur bon et conserve sa passion, hélas ! »⁹. Ainsi, Marie écrira-t-elle à son frère en 1847, un an après la donation des parents qui clôt les manifestations d'hostilité de la part de leur gendre : « Je suis bien charmée que tu ne gardes aucun mauvais sentiment contre mon mari : il me semble que toi, à ton tour, tu es peut-être dans l'erreur sur les sentiments que tu lui supposes pour toi ; je suis charmée d'avoir l'occasion de te le dire, et voudrais pouvoir te le persuader pour effacer toute impression désagréable que tu aurais pu garder, même involontairement, contre lui »¹⁰. Ainsi, écrira-t-elle à son frère en 1847 : « j'espère bien que tu lui as pardonné et que tu pries pour lui ». Elle dresse un mur pour ne pas voir l'évidence. Est-elle à ce point soucieuse des convenances ? Son mari la malmène. Elle souffre de migraines, et de périodes de dépression. Son corps lutte

9. Lettre de la princesse Barbe à son fils, du 23 août /4 septembre 1845, AFSI, BS Ga 3a I.

10. Lettre de Marie S. Boutourline à son frère, du 25 septembre 1847, AFSI, BS GA 3a I.

contre elle-même. Après la mort de Serge Boutourline, en 1873, elle écrit : « J'aurais dû être beaucoup plus indulgente que je ne l'ai été. C'était plus que le prélude de sa maladie... Je compte bien que tu pries aussi pour lui »¹¹.

Pour ses parents, elle reste une victime, même si sa constance conjugale ne les arrange guère. Ils sont inquiets pour son avenir, avec, écrivent-ils, « un homme comme lui ». De son côté, elle ne leur ménage pas son affection, séjourne auprès d'eux autant qu'elle le peut et leur assure une correspondance régulière.

Dans quelle mesure aurait-elle pu s'opposer à la manœuvre de son mari ? Marin, l'ancien précepteur, dans une lettre qu'il lui écrit en 1877¹², lui reproche de l'avoir calomnié. On n'en apprend pas plus, sinon qu'il est encore choqué, quelques trente années plus tard. Marie ne répondra pas directement à Marin, mais elle demandera à son frère de la défendre. On voit combien elle est démunie devant le difficile exercice de la lucidité sur soi-même, de la repentance et du pardon, aussi bien d'ailleurs vis à vis d'elle-même que des autres. On comprend mieux son déni permanent : elle est mal armée pour réagir contre elle-même et tombe facilement sous l'emprise d'autrui. Marin évoquera d'ailleurs à son propos l'époque où « de funestes influences ne lui laissaient pour ainsi dire pas la liberté de ses pensées »¹³.

Quels seront les effets principaux de cette dénonciation sur la famille ?

Ses conséquences apparaîtront par vagues successives, jusqu'à la mort du prince Serge.

Bien que Nicolas I^{er} ait désapprouvé le geste de Boutourline¹⁴, il se prononce pour l'application de la loi¹⁵. Les parents Gagarine

11. Lettre de Marie S. Boutourline à son frère, du 15/27 mai 1873, AFSI, BS Ga 3a I.

12. Lettre de Marin-Darbel à I. S. Gagarine, du 8 avril 1877, AFSI, BS Ga L 17, Corr. 11.

13. Lettre de Marin-Darbel à I. S. Gagarine, du 1^{er} mai 1877, AFSI, Ga L 17, Corr. 11.

14. « Le demandeur est un scélérat, mais il faut appliquer la loi » [Проситель подлец, но поступить по закону] in *Zapiski peterburgskix religiozno-filosofskix sobranij, 1901-1903* [Notes des assemblées religieuses et philosophiques de Saint-Petersbourg, 1901-1903], VII^e séance, exposé du prince S. M. Volkonski « Sur la liberté de conscience » [O svobode sovesti], M., Respublika, 2005, p. 93.

15. Le Code de lois prévoyait la « perte des droits de propriété » (*utrata prav vladenija*) pour les apostatés.

ont dû prendre d'importantes mesures financières, à la fois pour contenter leur gendre et pour se prémunir eux-mêmes. Ils persisteront à verser à Ivan une rente qu'ils qualifient eux-mêmes de modeste. De son côté, Boutourline entoure ses beaux-parents d'un cordon sanitaire spirituel et ne leur permet pas toujours un accès libre à leurs petits-enfants.

Marin, l'ancien précepteur, échappe à l'expulsion et demeure en Russie encore quelques années, totalement blanchi par l'enquête officielle ouverte à son sujet à la demande de Boutourline.

La princesse Varvara Mikhaïlovna a une attaque et ne peut plus voyager. Ivan Serguéievitch ne reverra plus jamais sa mère.

Le prince Serge, qui a déployé au départ beaucoup d'énergie et organisé la riposte contre Boutourline, est gagné par la lassitude. Aussi accepte-t-il une réconciliation sans que le dénonciateur ne revienne sur son acte et demande pardon.

Une dernière avanie attend le père et le fils. En 1857, Ivan Serguéievitch enverra une supplique au tsar Alexandre II, pour obtenir la permission de revoir son père. Le vieux prince, consulté par la III^e section, accepte avec joie cette visite, puis cède à la pression de son entourage et revient sur sa décision. Voici ce que dit à ce propos la princesse Catherine Gagarine, la belle-sœur du vieux prince :

Je l'ai vu, les premiers jours, très bien disposé à accueillir le désir de son fils et il me dit lui-même, à cette occasion : « Pourquoi ferait-on du bruit, du tapage ? Qu'y a-t-il donc à dire d'un fils qui vient voir son père ? ». Mais bientôt après, le charivari commença : ses sons aigus arrivèrent à ses oreilles ; on cria au scandale, au désordre, au mauvais exemple ; tout le cercle d'amis, à robes courtes et longues, proclama l'impossibilité d'une aussi coupable concession. L'un d'eux, gros bonnet, que le père en question alla trouver pour mettre fin à ses hésitations, dicta la lettre de refus en sa présence et la fit porter à la poste¹⁶.

Le prince Serge a alors 80 ans et il est quasiment aveugle. Une toute dernière humiliation lui sera infligée. En 1862, peu avant sa mort, il demande au Français chargé de lui faire la lecture de prendre contact avec Ivan pour le faire venir en l'assurant que cette fois-ci, il ne se laissera pas guider sa conduite. Le lecteur refuse, par crainte des reproches des Boutourline. Le vieux prince n'insiste pas. Il lui demande seulement de faire connaître à Ivan qu'il a souhaité le voir et qu'il le bénit. Le Français ne s'acquitte même pas de

16. Lettre du 25 juin 1857, de la princesse Catherine P. Gagarine à la princesse Sofia Grigorievna Volkonski, AFSI, BS Ga 2, Br 1.

cette ultime mission mais raconte le fait à un tiers qui écrit à Marin. Au moment où celui-ci informe Gagarine, le prince Serge n'est déjà plus de ce monde.

Ainsi, les tourments qui se sont abattus sur la famille Gagarine constituent une suite de paradoxes :

- un jeune homme qui avait à cœur le bien de son pays se voit traité en criminel par celui-ci

- un garde-malade bienveillant et dévoué est dénoncé par son malade

- un officier devient délateur et se livre à des manœuvres de basse police

- une famille distinguée et traditionnaliste se trouve en contradiction avec la loi de son pays

- au nom de la fidélité à la loi et à la foi, un membre d'une famille fait souffrir durablement tous les autres et capte un héritage

- enfin, la conversion qui devait opposer les parents à leur fils n'aboutit qu'à renforcer leurs liens d'affection mutuelle.

Plus généralement, la loi qui liait à l'époque de Gagarine la religion au régime politique et à la nation russes était faite pour aider au rayonnement de la Russie et renforcer l'unité nationale. Utilisée par un autocrate ombrageux, elle a pu contribuer à la sclérose de la société. N'est-ce pas aussi le paradoxe de l'idée politique russe au XIX^e siècle ? Voulant tout englober, tout unifier, corps, esprit et âme, dans une gouvernance religieuse et nationale, elle a souvent réduit le religieux au national et donc manqué à l'idéal dont elle avait souligné la richesse.

Dans le cas de Boutourline, l'atmosphère répressive a obscurci sa raison et lui a fait perdre de vue l'esprit de la loi. Certainement mû par des considérations d'intérêt, il souffre d'une fragilité psychologique. Boutourline est un être disloqué, sans grande cohérence, trop soumis à l'esprit du temps. Sa fin ne peut manquer d'évoquer un retournement de sa vie, un retour au réel. Son agonie sera longue et pénible. Il se verra entouré et terrorisé par des bourreaux imaginaires. Marie, sa femme, parle d'expiation, alors qu'elle ne lui reconnaît aucune faute. Serge Boutourline et Marie ont en commun de répugner à l'introspection et à la distanciation, et de se soumettre au conformisme du moment. Si après la mort de son époux, les lettres de Marie à son frère se font plus fréquentes et plus détendues, elle n'en reste pas moins fidèle à sa version des faits : le cœur était bon, il était malade ; et elle fait clairement barrage à toute autre interprétation.

Pour Ivan Serguéievitch, le tableau est très différent.

Il a eu tout le loisir de prendre la mesure de la croix qui va être la sienne. Entrant dans les ordres, il a voulu partager l'humiliation du Christ. Son vœu aura donc été comblé, mais il n'est que justice de mentionner sa souffrance. Rassuré par sa mère sur l'affection que continuent de lui porter les siens et leurs proches, il endurera tout, se plaignant rarement et pardonnant. Il morigènera Marin pour avoir écrit des reproches à sa sœur.

Des circonstances ont certes précipité et durci les conséquences de la conversion de Gagarine : son appartenance à une lignée célèbre, le choix de la Compagnie de Jésus, un beau-frère instable et cupide, pris au piège d'une atmosphère répressive. Toutefois, le malheur de la famille Gagarine est exemplaire, car il est aussi celui d'une époque et d'un pays. Le règne de Nicolas I^{er} a favorisé la lettre de la loi et la répression ; son successeur Alexandre II décevra l'espoir que le père Gagarine mettait en lui. Un an avant sa mort, il reçoit un passeport revêtu de la mention « sans droit de retour en Russie », qui entérine son bannissement¹⁷. Si l'on se rappelle que l'ouverture de la Russie au catholicisme était pour le P. Gagarine la seule alternative possible à la révolution, le jugement qu'il porte sur Alexandre II sera à la fois amer et prophétique pour la Russie :

Quand on pense que cet homme était très heureusement doué, qu'il avait de très bonnes qualités, d'excellentes intentions, et que tout cela a abouti à faire de lui une espèce d'Abdul Aziz, on serait prêt à pleurer. Que d'espérances il a trompées ! Il est incontestable qu'il a fait du bien, mais ce bien-même a été mal fait et le mal a été fait aussi. Que le bon Dieu ait pitié de nous !¹⁸

Centre d'Études russes Saint Georges

Meudon-Lyon

17. Passeport délivré à Paris le 16/28 février 1881, par le Consul Général de Russie à Paris, AFSI, BS Ga 1a, Br 2. La version en français atteste qu'Ivan Serguéïévitch Gagarine est de nationalité russe. Seul le texte russe précise que Gagarine n'a pas le droit de retourner en Russie.

18. Extrait d'une lettre du 1^{er} avril 1880, (destinataire inconnu), in « Notes rassemblées par le P. Clair » AFSI, BS Ga 1 C3, *Varia*.